

L'audacieuse escale des Etonnants voyageurs

lettre d'Haïti

L'entreprise avait de quoi susciter la curiosité, pour ne pas dire le scepticisme : fallait-il vraiment transporter, dans l'un des pays les plus pauvres du monde, une manifestation littéraire, ses écrivains, ses journalistes et tout le barnum qui suit habituellement ce genre d'événement ? Du 1^{er} au 4 décembre, Port-au-Prince a accueilli la première édition haïtienne du festival Etonnants voyageurs, créé à Saint-Malo par Michel Le Bris il y a presque vingt ans.

Drôle de pari ! L'ancienne colonie française est une république rongée par le chômage (80 % de la population active), l'illettrisme (six adultes sur dix) et la malnutrition. Une île des Caraïbes minée par l'instabilité politique, la corruption, la criminalité, les kidnappings et les ravages infligés à l'environnement. Un Etat, enfin, où les gouvernements se sont plus d'une fois succédé dans des bains de sang et où le moindre livre atteint souvent des sommes démesurées pour le citoyen moyen.

Mais Haïti n'est pas un pays comme les autres. Nation de peintres et de musiciens, c'est aussi un extraordinaire vivier d'écrivains et de poètes. Nombreux parmi la cinquantaine d'invités, les auteurs haïtiens sont divers, inventifs et, pour beaucoup, talentueux. Qu'ils soient installés sur place (comme Kettly Mars et Jean-Claude Fignolé) ou appartiennent à la diaspora (comme Dany Laferrière et Louis-Philippe Dalembert), ils ont profité de ces rencontres pour donner une autre image de leur pays dévasté. Opération clairement politique du point de vue des autorités (l'ambassade de France et le ministère haïtien de la culture ont financé à parts à peu près égales cette édition du festival), Etonnants voyageurs peut contribuer à « changer

le regard » sur les Haïtiens, selon Michel Le Bris. En attendant, et plus modestement, l'opération a eu l'audace et l'immense mérite d'exister dans un coin du monde qui n'attire plus les visiteurs étrangers depuis bien longtemps.

La beauté des lieux n'y fait rien : les rares structures touristiques, aperçues ici ou là, ne sont plus que des vestiges. Dans les rues défoncées de Port-au-Prince, la moindre marche à pied vous expose au risque d'enlèvement par un gang ou par des simples voyous. Pas question non plus d'emprunter les « tap-tap », ces camionnettes converties en transports collectifs, où l'espoir et le désespoir s'affichent en lettres multicolores sur les carrosseries : « Bon Dieu fidèle », « Jésus toujours victorieux » – voire, tout simplement des renvois aux Ecritures, tel psaume, tel verset. Il faut donc des chauffeurs et des portières verrouillées pour atteindre les différents lieux de débats, que les organisateurs ont fait l'erreur de prévoir trop nombreux, source d'une certaine pagaille. Une fois sur place, pourtant, l'intensité d'écoute et la qualité des questions compensent toutes les difficultés.

Bien sûr, le public haïtien n'est pas aussi fourni qu'on aurait pu le souhaiter, mais il est plein de ferveur. Il faudrait beaucoup chercher, en France, pour entendre ce qu'affirme Jovaski Réjouis, étudiant et comédien de 20 ans, à l'issue d'un dialogue entre les romanciers Louis-Philippe Dalembert (Haïti) et Wilfried N'Sondé (Congo, France) : « Cela me nourrit en tant qu'être humain. » Même concentration, même appétit dans les écoles où se sont rendus plusieurs écrivains, pour aller à la rencontre des élèves. « Ici, ceux qui s'intéressent à la culture s'y intéressent vraiment », note l'écrivain Lyo-

nel Trouillot, responsable de l'association Etonnants voyageurs Haïti. Le festival « correspond à un besoin et à une attente », observe de son côté Paul-Elie Lévy, le directeur de l'Institut français, qui organise des événements culturels presque chaque jour dans ses locaux du quartier Bois Verma.

Faire connaître les auteurs, multiplier les lieux de parole, voilà qui fait aussi vibrer Michèle Pierre-Louis, responsable de la Fondation connaissance et liberté (Fokal), créée en 1995 par l'homme d'affaires George Soros. Tout doit être fait, considère cette femme entreprenante, pour rapprocher les citoyens des écrivains qu'ils admirent souvent de loin, par bribes ou grâce à des photocopies, faute de moyens pour acheter leurs livres.

Car les ouvrages, coûteux quand ils viennent de l'extérieur, sont très rarement imprimés dans l'île. A Port-au-Prince, où l'on compte quelques bonnes librairies (notamment La Pléiade), les Presses Nationales sont la seule maison d'édition digne de ce nom. Ancien professeur de littérature, le directeur de cette entreprise publique, Willems Edouard, en a un jour eu assez « de parler de livres par oui-dire ». Il a donc entrepris de publier des classiques haïtiens (Jacques Roumain, par exemple), mais aussi des contemporains dont il édite les œuvres à des prix abordables, lorsque les éditeurs français (et les auteurs) consentent à lui céder leurs droits. Pour lui, le festival permet aux lecteurs haïtiens d'avoir accès non seulement à leurs écrivains, mais à la francophonie, au sens large. Et, accessoirement, « de parler d'autre chose que des enlèvements » : de fiction, de poésie, de théâtre et de chansons, bref de toutes ces choses qui peuvent rendre la vie supportable. ■

Raphaëlle Rérolle